

14 | 2023

INTERFRANCOPHONIES

Revue des littératures et cultures d'expression française



La traduction intralinguale dans la francophonie

Myriam Vien et Fernando Funari (éds.)

La traduction intralinguale entre Québec et France :
le cas du glossaire comme espace
d'accommodement et de conflits

Myriam Vien

Abstract | De nombreuses œuvres littéraires québécoises rééditées pour le marché éditorial français, se dotent d'un glossaire destiné à rendre intelligibles certaines expressions ou faits de langue typiques du français du Québec. Il s'agit d'une forme de traduction intralinguale qui fige non seulement l'identité de la culture de départ en sélectionnant des mots perçus comme exemplaires d'une variété de langue qui résiste à la culture d'arrivée, mais dessine aussi le portrait du public cible à partir des informations qu'il juge nécessaire de lui communiquer. Cet article propose l'analyse des glossaires de trois romans québécois, parus d'abord au Québec puis édités plus tard en France : *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen (Le Quartanier 2014 ; Points 2021), *La bête à sa mère* de David Goudreault (Stanké 2015 ; Philippe Rey 2018) et *Six degrés de liberté* de Nicolas Dickner (Alto 2016 ; Points 2018). Nous nous interrogerons donc sur l'image du Québec et de sa langue véhiculée par chaque glossaire en se demandant en quoi ces paratextes participent à la construction d'une représentation symbolique de l'altérité linguistique..

Mots-clé | Québec ; traduction intralinguale ; Pettersen ; Goudreault ; Dickner.

DOI | [10.17457/IF/2023/VIE](https://doi.org/10.17457/IF/2023/VIE)



Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française, souhaite contribuer au développement des rapports culturels entre les pays francophones et les écrivains qui, à titre individuel, ont choisi le français comme langue d'écriture et de communication. Née de l'idée de Ruggero Campagnoli et Anna Paola Soncini Fratta, en 2003, et dirigée par Paola Puccini, *Interfrancophonies* espère – sans exclure une perspective comparatiste, et sans se référer à un quelconque « modèle », linguistique, politique ou économique, colonial ou postcolonial – contribuer à la définition et à l'illustration de l'identité, des problèmes et des interrogations de chacun.

Grâce à une tradition solide de travail en commun et au renouvellement de son comité scientifique international, *Interfrancophonies* confirme avec cette "nouvelle série" une mission déjà entamée il y a plus d'une décennie ; elle met ainsi à la disposition des chercheurs et des curieux, à travers son nouveau site en libre accès et dans le respect des standards scientifiques internationaux, un organe fondamental de recherche qui se veut aussi un espace de dialogue.

Interfrancophonies paraît une fois par an avec un numéro thématique. Les articles proposés sont évalués en double blind peer review ; n'hésitez pas à consulter la page Consignes aux auteurs ou à écrire à la Rédaction pour tout renseignement supplémentaire.

Directrice émérite

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Directrice

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Comité de direction

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Comité de rédaction

Fernando FUNARI – Rédacteur en chef (Università degli Studi di Firenze)

Benedetta DE BONIS (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Eleonora MARZI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Myriam VIEN (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Chiara GAGLIANO (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Silvia BORASO (Università Ca' Foscari – Venezia)

Sara DEL ROSSI (Università di Varsavia)

Comité scientifique

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Fernando FUNARI (Università degli Studi di Firenze)

Patricia GODBOUT (Université de Sherbrooke)

Catia NANNONI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Falilou NDIAYE (Université Cheikh Anta Diop – Dakar)

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Josée VINCENT (Université de Sherbrooke)

Conseil scientifique international

Michel BENIAMINO (Université de Limoges)

André-Patient BOKIBA (Université Marien Ngouabi)

Yves CHEMLA (Université Paris Descartes)

Jean François DURAND (Université de Montpellier)

Gilles DUPUIS (Université du Québec à Montréal)

Georges FRERIS (Università Aristotele di Salonicco)

Dominique GARAND (Université du Québec à Montréal)

Jean JONASSAINT (Syracuse University)

Marc QUAGHEBEUR (Directeur des Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles)

Antoine TSHITUNGU KONGOLO (Université de Lubumbashi)

Molly LYNCH (Université Paris IV)

Éric LYSØE (Université Clermont-Ferrand II)

Daouda MAR (Université Gaston Berger)

Srilata RAVI (University of Alberta)

Vidya VENCATESAN (Mumbai University)

Mentions légales

© InterFrancophonies 2003 - ISSN 2038-5943

Registré auprès du Tribunal de Bologne n. 7674

Site Web : <http://www.interfrancophonies.org/>

La traduction intralinguale entre Québec et France : le cas du glossaire comme espace d'accomodement et de conflits

MYRIAM VIEN

LA TRADUCTION INTRALINGUALE, selon la définition qu'en donne Roman Jakobson¹ se produit au sein de ce qui est considéré comme la « même » langue et concerne le passage entre différents dialectes, sociolectes et variétés linguistiques d'une langue. Il s'agit, comme le suggère Karen Zethsen et Aage Hill-Madsen, d'une pratique particulièrement révélatrice des aspects extra-linguistiques de la traduction, non pas seulement un transcodage entre systèmes linguistiques distincts mais une véritable opération de transfert interculturel². L'intérêt d'une telle traduction se pose notamment lorsque des textes littéraires québécois sont réédités par des maisons d'éditions françaises pour assurer leur distribution en France. Face à la présence d'un certain nombre de particularismes du français de Québec, deux tendances principales et opposées de traduction intralinguale s'observent alors : l'une privilégie l'effacement et le remplacement de la plupart des marques du français québécois dans l'édition française en optant pour la standardisation voire l'*hexagonisation* de la langue ; l'autre opte à l'inverse pour la conservation du texte original, mais reporte dans le paratexte les mots ou expressions inconnus du lectorat européen, à travers un système de notes de bas de pages ou encore un glossaire situé à la fin de l'ouvrage. Dans ce cadre, le glossaire, espace toujours en marge du texte, a pour fonction d'expliquer les mots obscurs

¹ Roman Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction » dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 79-80.

² « For this purpose, an emphasis on translation as a cross-cultural transfer (or rather replacement) operation and not simple transcoding between linguistic systems maybe a better avenue ». Karen Korning Zethsen, Aage Hill-Madsen, « Intralingual Translation and Its Place within Translation Studies – A Theoretical Discussion », dans *Meta*, n° 61(3), 2016, p. 692-708.

d'une langue par d'autres mots plus intelligibles, devenant ainsi un espace de négociation entre deux langues-cultures.

Comme le souligne Guillaume Lachapelle, « [...] au-delà de son rôle de décodage de la langue du texte d'origine, le glossaire renseigne sur les interprétations de lecture suggérées par un auteur ou par un éditeur de même qu'il offre une représentation de la langue qu'il décrit³ ». Nous nous interrogerons donc sur l'image du Québec et de sa langue véhiculée par chaque glossaire en se demandant aussi en quoi ces paratextes permettent de « faire connaître une intention, ou une interprétation auctoriale et/ou éditoriale⁴ », vis-à-vis du lectorat cible, dont ils donnent également une certaine image à travers la sélection de mots présents dans chaque glossaire.

Dans le cadre de cet article, nous nous proposons d'analyser les glossaires de trois romans québécois, parus d'abord au Québec puis édités plus tard en France : *Six degrés de liberté* de Nicolas Dickner (Alto 2016⁵ ; Points 2018⁶), *La bête à sa mère* de David Goudreault (Stanké 2015 ; Philippe Rey 2018) et *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen (Le Quartanier 2014 ; Points 2021). Nous déclinons d'abord les différentes typologies de mots ou expressions de la variété québécoise (realia, archaïsmes, emprunts à l'anglais, etc.) répertoriés dans ces glossaires, en dégagant les divers procédés qui permettent de faire se rencontrer deux langues-cultures. Notre objectif est donc d'interroger les différentes stratégies par lesquelles la traduction intralinguale se configure comme processus transculturel d'adaptation ou de rejet de l'étrangeté de l'Autre.

DES ADAPTATIONS EN MARGE

Les œuvres littéraires québécoises qui circulent dans le marché littéraire français font parfois l'objet d'une révision linguistique ayant pour effet la suppression ou la modification de certains mots ou expressions typiques de la variété québécoise du français, inconnus ou peu usuels en France. Il s'agit d'un phénomène assez courant, qui survient lorsque des maisons d'édition françaises achètent les droits de textes d'écrivains québécois pour assurer leur distribution en France et dans l'Europe francophone. La pratique, toutefois, est rarement décrite en utilisant le terme « traduction » : il est plutôt question « d'adaptation à la marge⁷ »,

³ Guillaume Lachapelle, « Analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires d'accompagnement de *L'enfirouapé* et de *L'entouroupé* d'Yves Beauchemin », mémoire de maîtrise, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Avril 2018.

⁴ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 16.

⁵ Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, Montréal, Alto, 2016.

⁶ Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, Paris, Points, 2018.

⁷ Alexandra Del Peral, « La littérature québécoise s'épanouit en France, sans traduction ni "francisation" », *Le Figaro*, 30 mars 2022.

de « travail d'orfèvre⁸ », ce qui suggère un très haut degré de précision et de minutie, ou encore « d'arrangement littéraire⁹ », selon les mots des éditeurs français du roman *Querelle de Roberval* de l'écrivain québécois Kevin Lambert, paru au Nouvel Attila en 2019. Bien que ce travail d'adaptation de la langue du texte se fasse bien souvent en collaboration avec l'auteur (ou soit confié entièrement à l'auteur lui-même, comme ce fut le cas pour *Et au pire, on se mariera*¹⁰ de Sophie Bienvenu, qui a « traduit » elle-même son roman pour l'édition européenne), cette stratégie de traduction intralinguale a pu être associée par la critique à un certain mépris des éditeurs français face à une langue perçue comme incorrecte et fautive, une langue qu'il faut corriger, voire « franciser ».

À côté de ce traitement infratextuel touchant directement la langue de l'auteur, on observe également dans les œuvres littéraires québécoises rééditées en Europe une autre forme d'ajustement linguistique, cette fois-ci liée au paratexte. Ainsi, on peut remarquer la présence de glossaires dans des œuvres qui mettent en valeur de nombreux québécismes, faits de langue typique de la variété du Québec, des emprunts à l'anglais, très présents dans la langue populaire des Québécois, ou encore des sacres, mots blasphématoires tirés du vocabulaire religieux. Les mots répertoriés dans le glossaire peuvent être repérés à l'intérieur du texte grâce à la typographie (notamment par l'emploi de l'italique et des guillemets, par des signes comme les appels de notes et les astérisques, ou bien ne pas être signalés du tout, comme c'est le cas des trois glossaires étudiés ici. Les particularismes extraits du texte sont ensuite expliqués à l'aide d'une paraphrase ou d'un terme jugé équivalent dans la variété de langue cible. Les gloses retenues correspondent rarement aux définitions fournies par les dictionnaires, révélant le véritable objectif du glossaire, moins ici comme outil lexicographique et linguistique que comme forme de représentation de la culture de l'Autre.

L'incorporation de glossaires ne constitue pas une stratégie entièrement nouvelle d'adaptation du français du Québec¹¹, bien qu'elle

⁸ *Ibid.*

⁹ Giuditta Lorenzini Girardelli, « Traduire du français au français : l'« arrangement² littéraire de *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert par les éditions Nouvel Attila », dans Gerardo Acerenza, Marco Modenesi, Myriam Vien [dir.], *Regards croisés sur la France et le Québec*, I Libri d'Emil, 2022, p. 113-118.

¹⁰ Voir à ce sujet l'article de Marco Modenesi, « “Des fois, j'ai l'impression que je te parle dans une autre langue”. Et au pire, on se mariera : le passage du Québec à la France », dans *Interfrancophonies*, « Le Québec en traduction », dir. par Paola Puccini, Fabio Regattin, n° 8, 2017, p. 29-38.

¹¹ Parmi les exemples les plus anciens de romans québécois accompagnés de glossaires, mentionnons *Menaud, maître draveur*, publié en 1937 par la Librairie Garneau, une maison d'édition canadienne-française : Félix-Antoine Savard identifie à l'aide d'italiques les québécismes de son texte puis les reporte dans un glossaire à la fin de l'ouvrage. Benoit Melançon signale aussi le fait qu'en 1938, Gallimard a adjoint un glossaire à l'édition française des *Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers. (Benoit Melançon, « Un roman, ses langues. Prolégomènes », *Études françaises*, 52 (2), 2016, p. 109.)

soit peu étudiée, comme le note d'ailleurs Guillaume Lachapelle dans son étude des glossaires d'accompagnement présents dans deux romans de l'écrivain québécois Yves Beauchemin¹². Outre l'article de Michèle Laliberté¹³ sur le surtitrage intralingual de la pièce *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, et l'article de Yannick Gasquy-Resch¹⁴ sur le paratexte dans *L'hiver de force* de Réjean Ducharme, il faut mentionner les publications de Lise Gauvin sur le statut de la note dans les romans francophones :

Le paratexte est particulièrement visible dans les littératures francophones et se manifeste le plus souvent par la présence de notes de bas de page ou de lexiques qui accompagnent le texte du roman et l'encadrent. Ces notes portent la plupart du temps sur les questions de langue, s'apparentant dans ce cas aux lexiques que l'on prend parfois la peine d'ajouter à la fin des récits¹⁵.

À travers ce qu'elle appelle « lexique », Gauvin signale le contenu métalinguistique des glossaires et des notes de bas de page dans les romans francophones tout en faisant ressortir le rôle d'encadrement de ces éléments de paratexte. Pour Gauvin, l'encadrement peut être faible (mettre un mot en italique) et n'indiquer que le statut d'emprunt d'un mot d'une langue étrangère, par exemple. L'encadrement peut aussi être plus important, dans le cas de l'ajout d'un glossaire d'accompagnement, par exemple et offrir des suggestions de lecture de la part de l'auteur ou de l'éditeur du roman, qui vont en quelque sorte orienter la perception que le lecteur se fera de la langue et de la culture dépeintes, renforçant aussi certains stéréotypes ou idées préconçues. Ainsi, si le glossaire ne « corrige » pas le texte, il s'agit tout de même d'une forme de mise au rancart de la langue de l'autre, qui est reléguée aux marges, encadrée, domestiquée.

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ : UN CAS D'ADAPTATION HYBRIDE

Nous porterons d'abord notre attention sur le roman *Six degrés de liberté* de Nicolas Dickner, paru au Québec en 2015 chez la maison d'édition Alto et en 2017 chez Points. Dans la page de garde de cette dernière édition figure la mention « pour la langue française hors Amérique du Nord », une manière de circonscrire le public cible par un

¹² Guillaume Lachapelle, « Analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires d'accompagnement de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* d'Yves Beauchemin », *op. cit.*

¹³ Michèle Laliberté, « Le surtitrage intralingual au théâtre... ou son absence : une étude de cas des Belles-Sœurs à Paris », *L'Annuaire théâtral*, n° 55, 2014, p. 149–168.

¹⁴ Yannick Gasquy-Resch, *L'hiver de force* de Réjean Ducharme, « Le brouillage du lisible : lecture du paratexte de *L'hiver de force* », *Études françaises*, Volume 29, Numéro 1, printemps 1993, p. 37–46

¹⁵ Lise Gauvin, « Le statut de la note dans le roman francophone : didascalie ou diégèse? », dans Marie-Christine Hazaël-Massieux et Michel Bertrand (dir.), *Langues et langage*, Aix-en-Provence, n° 10, 2005, p. 16.

effort de soustraction – tous les francophones vivant *en dehors* du continent nord-américain – qui rappelle aussi la centralisation du marché littéraire en langue française. Dans ce roman polyphonique, où les voix et langues se mélangent, et où le français québécois côtoie l'anglais et l'espagnol, nous suivons le périple d'une jeune femme qui part à la découverte du monde en voyageant à l'intérieur d'un conteneur. Il s'agit d'un cas d'adaptation hybride parce que, en plus d'un glossaire, intitulé « Liste des acronymes », absent de l'édition québécoise, on remarque quelques légères modifications dans le corps du texte de l'édition française.

Certains québécismes ont été conservés ça et là, où, comme l'explique l'auteur lui-même¹⁶, le contexte permettait de comprendre le sens de l'original, comme avec le mot « vadrouille » dans la phrase : « Tandis qu'à l'étage Robert darde l'aspirateur dans les moindres recoins, Lisa passe la vadrouille sur les planchers du rez-de-chaussée¹⁷ ». Lorsque le contexte ne suffisait à faciliter le décodage, des équivalents ont été proposés. C'est le cas de l'expression « cogner des clous », qui signifie « s'assoupir en position assise, avec un mouvement de la tête qui tombe de haut en bas¹⁸ », remplacée par « somnoler ». De même, le verbe « échapper » qui au Québec possède aussi le sens de faire tomber quelque chose involontairement, est remplacé par « lâcher ».

Six degrés de liberté, édition Alto
(nous soulignons)
« Ils discutent encore un moment, mais Lisa se met à *cogner des clous* et ils coupent la communication ». (p. 67)

« Quelques sièges devant Jay, une dame entreprend de sortir une valise surdimensionnée du porte-bagages en dépit des avertissements diffusés par les haut-parleurs. *Elle l'échappe* sur la tête d'un homme [...] ». (p. 25)

Six degrés de liberté, édition Points
(nous soulignons)
« Ils discutent encore un moment, mais Lisa se met à *somnoler* et ils coupent la communication ». (p. 58)

« Quelques sièges devant Jay, une dame entreprend de sortir une valise surdimensionnée du porte-bagages en dépit des avertissements diffusés par les haut-parleurs. *Elle la lâche* sur la tête d'un homme [...] ». (p. 24)

L'analyse des emprunts à l'anglais, conservés ou modifiés dans l'édition Points montre la tolérance de chaque variété de langue à la présence de la langue étrangère. D'ailleurs, certains anglicismes, signalés comme tels dans le texte original par la présence d'italiques, sont modifiés dans l'édition française parce que peu usités en France.

¹⁶ Nicolas Dickner confirme avoir travaillé sur plusieurs retouches, « la plupart étaient simples et raisonnables » au texte de son roman *Six degrés de liberté*. Laila Maalouf, « Exporter le Québec en France : livres ouverts sur l'Europe », *La Presse*, 19 octobre 2017.

¹⁷ Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, Montréal, Alto, p. 132.

¹⁸ <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/clou#b3f24e2ea7d4d74b>

Six degrés de liberté, édition Alto
« Jay était secrètement convaincue de finir *bag lady*. » (p. 54)

« Monsieur Miron vient cogner à la porte des Routier afin de demander si Lisa aurait envie, ouvrez les guillemets, d'*aller faire une ride* ». (p. 108)

Six degrés de liberté, édition Points
« Jay était secrètement convaincue de finir clocharde. » (p. 48)

« Monsieur Miron vient cogner à la porte des Routier afin de demander si Lisa aurait envie, ouvrez les guillemets, d'*aller faire un tour* ». (p. 92)

En revanche, on retrouve d'autres cas où une expression empruntée à l'anglais mais traduite en français, comme il est d'usage au Québec, se voit rapportée dans l'édition Seuil.

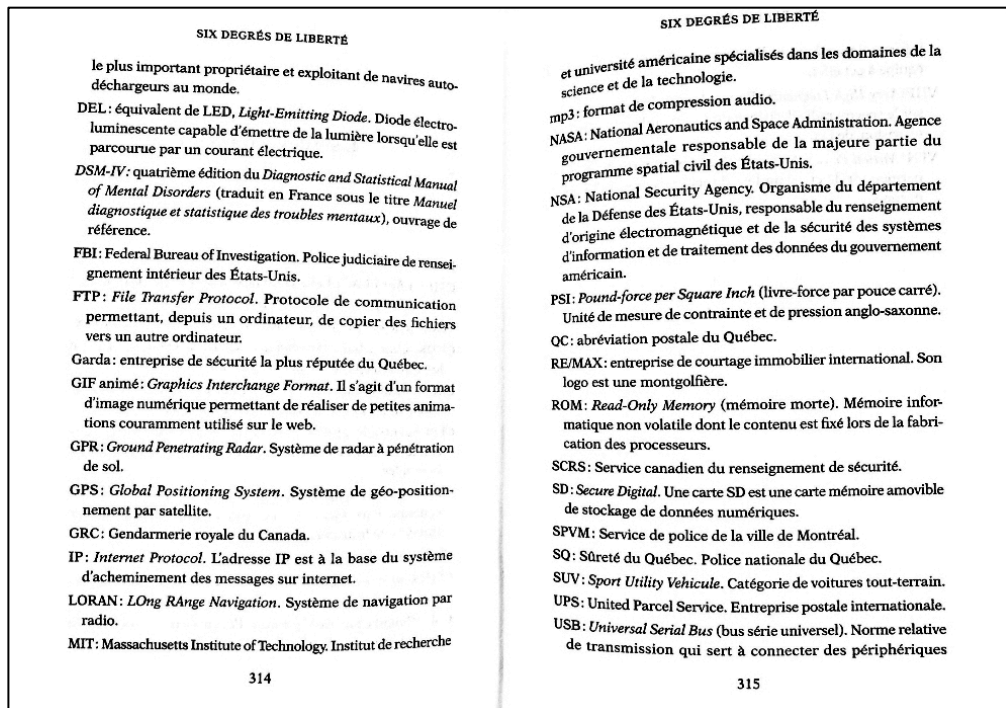
Six degrés de liberté, édition Alto
« Elle échoue au service au volant d'un Tim Hortons ». (p. 124)

« Elle attrape au passage son coton ouaté gris [...] ». (p. 18)

Six degrés de liberté, édition Points
« Elle échoue au drive-in d'un Tim Hortons ». (p. 105)

« Elle attrape au passage son sweat-shirt gris ». (p. 19)

Les exemples de ce type sont toutefois peu nombreux. L'originalité de ce roman et de son adaptation pour le marché littéraire français est se trouve dans la présence d'une liste des acronymes, longue de trois pages et demie, à la fin de l'œuvre.



La fonction du glossaire mise en évidence ici est la délimitation et la définition d'un vocabulaire spécialisé, lié au monde de la technologie, aux agences de sécurité nationales, aux systèmes de surveillance. Parmi les sigles inventoriés figurent des références à la réalité sociale du Québec : mentionnons notamment le sigle « SQ » suivie de la définition « Sûreté du Québec. Police nationale du Québec » et « SPVM », expliqué par la mention « Service de police de la ville de Montréal ». Toutefois, les entrées concernant le Québec ne sont pas les plus nombreuses : la majorité des acronymes rapportés sont plutôt liés aux États-Unis, comme « CIA : Central Intelligence Agency. L'une des agences de renseignement les plus importantes des États-Unis » ou encore « FBI : Federal Bureau of Investigation. Police judiciaire de renseignement intérieur des États-Unis. »

C'est ce qui nous permet aussi de voir dans le texte, en parallèle à cette représentation du Québec qu'on donne à voir à travers sa proximité géographique avec les États-Unis, la construction d'une certaine image de l'interlocuteur idéal ou lecteur modèle dont a parlé Umberto Eco. Le locuteur, dit Eco, construit dans son discours un lecteur modèle : « en choisissant les degrés de difficultés linguistiques, la richesse des références et en insérant dans le texte des clefs, des renvois, des possibilités, même variables, de lectures croisées¹⁹ » Le glossaire construit ici son lecteur modèle, en le désignant notamment à travers les compétences qu'il n'a pas et qui touche à l'univers de la d'informatique et de la technologie, de la communication et des échanges commerciaux, des services de sécurité internationaux. Cela renforce cette image du Québec comme terre francophone américanisée et cette image du français du Québec comme d'un français « anglicisé » qui reste très prégnant dans l'imaginaire français.

LA BÊTE À SA MÈRE DE DAVID GOUDREAU : LE GLOSSAIRE DIALOGIQUE

Notre deuxième cas d'étude, *La bête à sa mère* de David Goudreault, a été publié chez Stanké en 2015 et réédité par l'éditeur français Philippe Rey en 2018. La narration du roman est assurée par un jeune homme antipathique, bandit de petit calibre, accro à la porno et aux jeux de hasard, qui sort d'une enfance tourmentée et part en quête de sa mère.

Le glossaire, sur trois pages, rend compte du monde détraqué dans lequel le narrateur évolue, et de son abandon à la drogue et à la criminalité. Deux stratégies sont mises en place pour rendre compte des particularismes : un équivalent est inséré en guise d'explication pour chaque entrée lorsque le concept à définir existe dans les deux cultures (« Bouette : Boue ») ; ou on fait appel à une paraphrase lorsque le référent est inconnu du public (comme pour « sloche », qui se donne à

¹⁹ Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Milan-Paris, Grasset et Fasquelle, 1979, p. 72.

lire « neige humide, fondante et très sale ; presque de la gadoue »), sans fournir d'indication supplémentaire sur l'origine du mot, ici emprunté à l'anglais.

Les *realia*, éléments spécifiques à une culture donnée, sont le plus souvent donnés selon cette deuxième stratégie : « Bottin 411 : répertoire téléphonique », « Péquiste : membre du Parti québécois », « Poutine : frites mélangées à du fromage en grains et nappés d'une sauce brune », « Super Écran : une chaîne de télévision spécialisée », ou encore « Cégep », acronyme de collègue d'enseignement général et professionnel, traduit simplement par « Collège », alors qu'il s'agit de deux systèmes d'éducation bien distincts : le collège français est obligatoire et concerne des jeunes de 11 à 15 ans, tandis que le Cégep offre des formations préuniversitaires ou techniques à des étudiants qui ont complété leurs études secondaires, et donc âgés d'au moins 17 ans.

L'explication et le sens donné apparaissent ainsi inséparables du contexte de la phrase dont le mot répertorié est issu, au détriment des autres sens associés au mot. L'équivalent proposé de « motton », soit « pactole » (source de grandes richesses, de ressources importantes) n'est pas le sens plus usuel en français québécois, qui correspondrait davantage à « petite motte » ou « grumeau ». Le sens du mot est alors inévitablement restreint par cette opération de sélection (qui se répète avec le hautement polysémique « Déniaiser »), ou se dilue à l'inverse lorsqu'on multiplie les référents possibles comme pour « Truck : camion, voiture » alors qu'il s'agit de deux véhicules distincts.

GLOSSAIRE

Approfondir la fourche (s) : s'explorer la zone génitale
 Barre tendre : collation équivalente de nos « barres énergétiques »
 Beubé : chéri
 Bidous : argent, dollars
 Bottin 411 : répertoire téléphonique
 Bouette : boue
 Câlisse : foutraque
 Câlisser : se foutre
 Calvaire : sacre, juron
 Cave (C'est qui le cave?) : imbécile, idiot, con
 Cégep : collègue
 Cenne : centième de dollar
 Chigner : pleurnicher
 Classe spécialisée de la polyvalente publique : classe spécialisée pour les troubles de comportement
 Crochets : équivalent d'une croix
 Culottes : pantalon
 Deux et demie (deux pièces et demie) : logement de deux pièces

De même (une belle ville de même) : comme ça
 Déniaiser : réagir, se bouger
 Dîner/déjeuner : au Québec, on déjeune le matin, on dîne à midi et on soupe en soirée
 Échapper (s') : se trahir, se couper
 En dedans : en prison
 Estie de pas propre (prope) : salopard
 Être dû : être en manque
 Faire une piaule : voler une maison, un appartement
 Figé (j'ai figé) : rester paralysé
 Gratteux : radin
 Gravelle : gravier
 Gruger (ses ongles) : ronger
 Heille : interpellation, hé!
 Icitte : ici
 Maganer : maltraiter
 Mal pris : litt., en mauvaise posture ; ici « au pire » ou « faute de mieux »
 Motton : pactole
 Moulée : croquettes

Niaiseries : enfantillages
 Ostie : sacre, juron
 Pacanes : noix de pécan
 Péquiste : membre du Parti québécois
 Piastre : dollar canadien
 Picouille : vieille chose désuète
 Pitonner : pianoter sur un clavier, une manette
 Pogné : coincé
 Polyvalente publique : lycée
 Poutine : frites mélangées à du fromage en grains et nappés d'une sauce brune.
 Ramasser (se) : être obligé de faire quelque chose
 Sacre : juron
 Sacrer ton camp : partir, quitter rapidement
 Sans-génie : crétin
 Sloche : neige humide, fondante et très sale ; presque de la gadoue
 Super Écran : une chaîne de télévision spécialisée.

Système scolaire :

Âge	Québec	France
6 ans	1 ^{re} année	CP
7 ans	2 ^e année	CE1
8 ans	3 ^e année	CE2
9 ans	4 ^e année	CM1
10 ans	5 ^e année	CM2
11 ans	6 ^e année	6 ^e
12 ans	Secondaire I	5 ^e
13 ans	Secondaire II	4 ^e
14 ans	Secondaire III	3 ^e
15 ans	Secondaire IV	2 ^{de}
16 ans	Secondaire V	1 ^{re}
17 ans	Début collégial	Terminale

Tabarnak : juron
 Taverne : bistro
 Traiter tout en capsules : compartimenter
 Truck : camion, voiture
 VUS : véhicule utilitaire sport (véhicule de loisirs bicorps)

Aucune indication lexicographique ne vient signaler le registre d'emploi de ces mots, ce qui laisse croire qu'ils appartiennent tous à la langue standard québécoise, alors que nombre d'entre eux ne sont pas utilisés en contexte plus formel, tels « bidous²⁰ » « bouette », « cenne », « chigner », « déniaiser », « gratteux », « maganer », « piastre », etc. Cette impression est renforcée en outre par la présence d'une interjection (« Heille : interpellation, hé! »), et la transcription phonétique d'usages populaires (« Icite : ici », « Beubé : chéri »).

Ainsi, l'image générale qui se dégage du français québécois répertorié dans ce glossaire est celle d'une langue vulgaire, portée sur la grossièreté, l'insulte – « Cave (C'est qui le cave?) : imbécile, idiot, con », « Sans-génie : crétin » –, et le blasphème, comme en témoigne les nombreuses entrées consacrées aux sacres québécois. Le lien d'équivalence entre les hyperonymes « sacre » et « juron » est réitéré à plusieurs reprises (« Calvaire : Sacre, juron », « Ostie : Sacre, juron », « Tabarnack : Juron »), au travers d'autres tentatives – moins fructueuses – de rapprochement entre les deux variétés : l'adjectif « foutraque » est suggéré comme synonyme de « câlisse », bien que ce dernier fonctionne plutôt comme exclamation, et « Estie de pas propre (prope) » est traduit par « Salopard » sans qu'il soit fait mention du fait qu'« Estie » est un sacre dérivé d'« ostie ».

À travers l'échantillon proposé, c'est donc moins le portrait de la communauté linguistique québécoise qu'on brosse, mais plutôt celui

²⁰ Dans *L'hiver de force*, son 5^e roman publié en 1973 chez Gallimard, l'écrivain Réjean Ducharme utilise un système de notes pour expliquer au public français certains termes et expressions québécoises, mais ces gloses sont marquées par la dérision et l'ironie. On remarque ainsi, à la page 169, le mot « bidoux » renvoyant à la note suivante : (14) Dollards, contraction populaire de billets doux.

d'un narrateur doté d'un certain bagout, habile à manier les tournures de phrases. Les hapax de l'auteur, incorporés indistinctement à la liste, sont donnés comme expressions idiomatiques propres au français du Québec et parasitent la représentation qui en est faite. Ainsi, à côté de locutions recensées et d'usage généralisé telle « Mal pris : litt., en mauvaise posture ; ici "au pire" ou "faute de mieux" », on retrouve « Traiter tout en capsules : compartimenter » et « Faire une piaule » (l'expression n'est pas exclusive au français du Québec, sans compter que « piaule » est attesté dans les dictionnaires français). Il en va de même pour « Approfondir la fourche », où le mot « fourche », désignant le point de rencontre des coutures à l'entrejambe d'un pantalon, renvoie, par extension, à « zone génitale », un usage du mot qui n'est pas réservé à la variété québécoise. L'explication fournie pour cette locution (« s'explorer la zone génitale ») apparaît elle-même comme une autre expression euphémisante pour ne pas dire « se masturber » révélant en quelque sorte la pudeur initiale du narrateur comme celle de la figure discursive en charge du glossaire. Celle-ci, subjectivée, laisse entrevoir une personnalité – voire un véritable éthos discursif – complice du narrateur, renonçant à la fonction explicative du glossaire pour répéter à mots couverts ce qui doit demeurer censuré.

Toutes ces observations, qui vont dans la direction d'une tentative de normalisation de l'anormal, trouvent une explication dans la dimension énonciative particulière du « nos » figurant dans la deuxième entrée du glossaire (« Barre tendre : collation équivalente de nos "barres énergétiques" »). Non seulement ce « nos » établit-il clairement les identités du locuteur et de l'interlocuteur, tous deux Français, mais explicite le rôle nouveau attribué au glossaire ici, qui n'a plus guère le mandat de *décrire* un état de la langue mais celle d'*agir* sur l'interlocuteur, l'englobant dans un « nous » qui lui attribue certaines caractéristiques non plus seulement linguistiques mais culturelles.

LA DÉESSE DES MOUCHES À FEU, GENEVIÈVE PETERSEN

Le troisième et dernier roman de notre corpus, *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen, présente un glossaire de 15 pages, le plus volumineux de nos trois cas d'études. La narration du roman est prise en charge par Catherine, une adolescente originaire de la région du Saguenay-Lac Saint-Jean au Québec. Son langage porte donc à la fois les marques d'une langue jeune, imparfaite et prompte à l'invention verbale, et les particularismes propres à une variété régionale du français québécois. Martine-Emmanuelle Lapointe voit dans la langue de la narration non pas la reproduction fidèle de la réalité linguistique à laquelle appartient l'adolescente, mais le désir de création d'une communauté inédite :

Sa langue, par ses multiples écarts au regard de la norme, par son absorption des expressions adolescentes des années 1990 et des régionalismes saguenéens, reflète ce désir de récréation d'un lieu à soi, d'un monde à habiter, d'une communauté propre. S'agit-il d'une langue vouée à dénoncer les injustices et à porter un message? Absolument pas. Cette langue ne reflète pas la réalité adolescente des années 1990 au Saguenay, elle constitue plutôt une invention littéraire²¹.

La communauté dépeinte apparaît d'autant plus restreinte que plusieurs expressions, notamment « Astucer : déduire », « Quotient : brillant, intelligent », et « Négater (hyperbolique) : détruire, effacer, user complètement » sont de purs produits de la langue de Catherine. Son vocabulaire est donc lié à sa génération et à l'espace géographique dont elle est issue, mais aussi fortement influencé par le monde des substances illicites et des expériences sexuelles adolescentes. Le glossaire nous apprend ainsi la signification de « Ouessé = défoncé à la phéncyclidine (PCP) » de « Wâ : phéncyclidine, dite PCP » et de « Youne = haschisch ». Il convient de préciser que ce sociolecte peut même présenter des difficultés de compréhension à un locuteur québécois d'une autre génération que celle de la narratrice, ou provenant d'une autre région du Québec. Les définitions fournies dans le glossaire de l'édition Points ne sont pas les mêmes que celles préparées par l'auteure dans un article de *La Presse* à l'occasion de la publication de *La déesse des mouches à feu*, qui se limitent ici au nombre de 11 :

Astucer : Comprendre quelque chose, avoir une bonne idée.

Capeux : Surveillant, agent de sécurité.

Douner (se) : Se masturber. Le lexique régional est riche d'expressions renvoyant à l'onanisme. Les hivers sont longs.

Gawa : Membre important de la faune locale. Le mâle est reconnaissable à sa coupe Longueuil et à son t-shirt de Slayer. La femelle sent le *spray-net* et se maquille avec une truëlle. C'est un animal nocturne, grégaire et qui se reproduit en toutes saisons.

Malécoeurux : Dédaigneux.

Ouessé : Se dit des gens qui consomment du PCP. Je pense que l'expression vient d'«être à l'ouest».

Mes amis et moi avions l'habitude d'aller consommer du PCP dans le versant ouest du centre de ski le Valinouët parce qu'il n'y avait pas de capeux. Dans ce temps là, on disait qu'on s'en allait se ouesser.

Pleutasser : Se dit d'une pluie qui tombe en bruine.

Quotient : Intelligent, doué. Exemple: «Je la trouvais quotiente d'avoir pensé à ça.»

Ressoudre : Arriver quelque part de façon impromptue.

Restants de crosse : Délinquant, gibier de potence, criminel.

Tomber dans les bleus : Se dit d'une personne qui est tellement fâchée qu'elle n'a plus la maîtrise d'elle-même²².

²¹ Martine-Emmanuelle Lapointe, « Violences et images du territoire / *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen, *Le Quartanier*, 208 p. / Malabourg de Perrine Leblanc, Gallimard, 192 p. 2 », *Spirale*, (250), 2014, p. 50.

²² Josée Lapointe, « Geneviève Pettersen : jouer avec le feu », *La Presse*, 8 mars 2014.

Le mot « ouessé », ainsi contextualisé, se révèle ainsi comme expression spécifique au groupe d'amis auquel appartenait Geneviève Pettersen, suggérant aussi que la locution pourrait difficilement se comprendre en dehors de ce groupe.

Le mouvement que nous avons essayé d'esquisser à partir de la traversée de ces trois glossaires parcourt ainsi trois étapes de rétrécissement de la communauté langagière qui y est représentée. À travers la Liste d'acronymes de *Six degrés de liberté* nous avons affaire à une langue technique, composée de sigles et d'abréviations cherchant de définir les contours d'une culture au risque de le réduire à sa dimension américaine. Dans le glossaire de *La bête à sa mère*, où les trouvailles stylistiques de David Goudrault sont confondues avec des expressions idiomatiques québécoises, c'est plutôt à partir d'une langue d'auteur riche et imagée qu'on cherchait à faire le portrait des locuteurs du Québec. Avec *La Déesse des mouches à feu*, nous sommes mis en présence d'une langue de personnage, langue à bien des égards inventée, la langue d'une communauté paradoxale constituée d'un seul locuteur. Les compétences langagières partagées par un groupe se replient, dans ce dernier cas de figure, à l'usage individuel, irrépétibile et d'une langue fictive : nous assistons ainsi, pour tout dire, à une réduction de tout phénomène de langue à phénomène de parole.

CONCLUSION

La présence de glossaire ou de notes explicatives dans une œuvre littéraire, s'inscrit, comme le suggère Kwame Anthony Appiah, dans l'esprit d'une « thick translation²³ » ou traduction dense, qui vise à recontextualiser, dans la traduction, certains énoncés du texte de départ qui perdent leur signification dans le texte d'arrivée. La question est de savoir comment contrer l'effet réducteur et décontextualisant du passage d'une langue-culture à une autre, pour en arriver à une traduction qui sera jugée respectueuse de sa source. La traduction dense se préoccupe donc moins de recontextualiser les traductions dans leur nouvel environnement que de respecter l'intégrité de l'énoncé original et de son contexte. Il faut toutefois se demander si, dans le cadre des trois exemples étudiés ici, cette recontextualisation n'est pas compromise au profit de la recherche d'équivalents dans la variété française, qui contribuent plutôt à réduire voire à détourner le sens de termes typiques de la variété québécoise.

À travers le glossaire, espace de négociation interculturelle mais surtout reconstruction symbolique du Québec et de sa langue faite essentiellement pour un interlocuteur français, il apparaît difficile d'échapper à l'effet d'aliénation linguistique découlant de la

²³ Ce rapport a été surtout investigué par Appiah en ce qui concerne la littérature africaine, les rapports entre la France et d'autres espaces de la francophonie et notamment le Québec restent à être sondés.

représentation du français du Québec comme une langue de second niveau, inintelligible pour les non Québécois, comme le souligne d'ailleurs Chiara Denti :

[...] le recours à l'italique en l'occurrence [...] a pour effet de tenir à distance les occurrences et de les mettre en scène en tant qu'étrangères. Mais c'est sans conteste le fait de les placer dans un glossaire qui souligne leur altérité de manière encore plus manifeste. Il arrive que ce qui se présente comme familier dans le texte de départ (rien ne le distingue de la langue principale) soit traité comme un corps étranger au sein du texte d'arrivée, où il est tantôt soigneusement balisé, tantôt transformé en entrée de glossaire²⁴.

Ce faisant, le glossaire fige non seulement l'identité de la culture de départ en sélectionnant des mots exemplaires de sa variété de langue qui résistent à la culture d'arrivée, mais il dessine aussi le portrait du public cible à partir des informations qu'il juge nécessaire de lui communiquer. Dans ce procès de fixation ou de congélation des identités, on insiste au final davantage sur ce qui distingue et divise ces deux cultures, plutôt que sur ce qui les rassemble. Il convient finalement de rappeler que le texte littéraire francophone n'a pas à tout dire, à tout expliquer, et qu'il le droit de conserver une part d'opacité, pour reprendre les mots d'Édouard Glissant.

Car l'opacité ne condamne pas à l'obscurité et ne conduit pas forcément à l'incompréhensibilité. Glissant nous dit qu'il est possible de comprendre l'autre sans réduire son épaisseur et le contraindre à la Transparence :

Accepter les différences, c'est bien sûr bouleverser la hiérarchie du barème. Je « comprends » ta différence, c'est-à-dire que je la mets en rapport, sans hiérarchiser, avec ma norme. Je t'admets à existence, dans mon système. Je te crée une nouvelle fois. – Mais peut-être nous faut-il en finir avec l'idée même du barème. Communer toute réduction.

Non pas seulement consentir au droit à la différence mais, plus avant, au droit à l'opacité, qui n'est pas l'enfermement dans une autarcie impénétrable, mais la subsistance dans une singularité non réductible²⁵. »

MYRIAM VIEN

(Alma Mater Studiorum – Université de Bologne)

²⁴ Chiara Denti, « L'hétérolinguisme ou penser autrement la traduction », dans *Meta*, n° 62(3), 2017, p. 521–537 ; p. 532.

²⁵ Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Gallimard, 1990, p. 204.

BIBLIOGRAPHIE

- APPIAH, Kwame Anthony, « Thick Translation », Vol. 16, No. 4, On "Post-Colonial Discourse": A Special Issue, (Autumn, 1993), pp. 808-819.
- DICKNER, Nicolas, *Six degrés de liberté*, Montréal, Alto, 2016.
- DICKNER, Nicolas, *Six degrés de liberté*, Paris, Points, 2018.
- DEL PERAL, Alexandra, « La littérature québécoise s'épanouit en France, sans traduction ni "francisation" », *Le Figaro*, 30 mars 2022.
- DEL PERAL, Alexandra, « Ni traduction ni adaptation: la littérature québécoise fière de son français », *Le Soleil*, 2 avril 2022.
- DENTI, Chiara, « L'hétérolinguisme ou penser autrement la traduction », dans *Meta*, n° 62(3), 2017, p. 521-537.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Milan-Paris, Grasset et Fasquelle, 1979.
- GAUVIN, Lise, « Le statut de la note dans le roman francophone : didascalie ou diégèse? », dans Marie-Christine Hazaël-Massieux et Michel Bertrand (dir.), *Langues et langage*, Aix-en-Provence, n° 10, 2005, p. 15-33.
- GASQUY-RESCH, Yannick, *L'hiver de force* de Réjean Ducharme, « Le brouillage du lisible : lecture du paratexte de *L'hiver de force* », *Études françaises*, Volume 29, Numéro 1, printemps 1993, p. 37-46.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, collection « Poétique », Paris, Éditions du Seuil, 1987, 394 p.
- GLISSANT, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, 1990.
- GOUDREAULT, David, *La bête à sa mère*, Montréal, Stanké, 2015.
- GOUDREAULT, David, *La bête à sa mère*, Paris, Philippe Rey, 2018.
- JAKOBSON, Roman, « Aspects linguistiques de la traduction » dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 79-80.
- LACHAPPELLE, Guillaume, « Analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires d'accompagnement de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* d'Yves Beauchemin », mémoire de maîtrise, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Avril 2018, 173 p.
- LAPOINTE, Josée « Geneviève Pettersen : jouer avec le feu », *La Presse*, 8 mars 2014.
- LAPOINTE, Martine-Emmanuelle, « Violences et images du territoire / *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen, *Le Quartanier*, 208 p. / Malabourg de Perrine Leblanc, Gallimard, 192 p. 2 », *Spirale*, (250), 2014, p. 49-52.
- LORENZINI GIRARDELLI, Giuditta, « Traduire du français au français : l'«arrangement» littéraire de *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert par les éditions Nouvel Attila », dans Gerardo Acerenza, Marco Modenesi, Myriam Vien [dir.], *Regards croisés sur la France et le Québec*, I Libri d'Emil, 2022, p. 113-118.
- MAALOUF, Laila, « Exporter le Québec en France : livres ouverts sur l'Europe », *La Presse*, 19 octobre 2017.
- MELANÇON, Benoit, « Un roman, ses langues. Prolégomènes », *Études françaises*, 52 (2), 2016, p. 105-118 .
- MODENESI, Marco, « "Des fois, j'ai l'impression que je te parle dans une autre langue". Et au pire, on se mariera : le passage du Québec à la France, dans *Interfrancophonies*, « Le Québec en traduction », dir. par Paola Puccini, Fabio Regattin, n° 8, 2017, p. 29-38.

- PETTERSEN, Geneviève, *La déesse des mouches à feu*, Montréal, Le Quartanier, 2014.
- PETTERSEN, Geneviève, *La déesse des mouches à feu*, Paris, Points, 2021.
- ZETHSEN, Karen Korning & Hill-Madsen, Aage, « Intralingual translation and its place within Translation Studies—a theoretical discussion », *Meta* 61(3), 2016, p. 692-708.